

VARIABLES 1

INTRODUCTION DES VARIABLES

Après plusieurs numéros thématiques, il était temps d'aérer le *BAAG*, en sorte qu'il renoue avec ses origines. Ce numéro éclectique rassemble plusieurs études qui n'ont pour point commun que leur rapport à André Gide. Pour intégrer plus encore les numéros de ce type à la continuité de l'effort critique dont notre revue est le support, nous avons pensé les faire entrer à leur tour dans une série alternante, que nous nommons : *Variables*. Voici donc nos *Variables 1*, notre première rose des vents, comme eût dit A. Anglès, sur l'univers gidien.

MADELEINE AU MIROIR : LE JOURNAL DE MADELEINE*.

par

Alain GOULET

Nous voici rassemblés à Cuverville, c'est-à-dire bien plus chez Madeleine Rondeaux que chez André Gide. N'oublions pas que c'est elle qui hérite de cette propriété à la mort de son père, et qu'André Gide vendit sa propre propriété de La Roque-Baignard pour garder pour seul havre Cuverville où Madeleine s'était enracinée. C'est donc elle que je voudrais évoquer aujourd'hui.

Et pour parer à toute tentation hagiographique, je commencerai par une citation malveillante et provocatrice qui risque de susciter l'indignation de plusieurs d'entre vous. Je l'emprunte à Michel Tournier qui, voici bientôt vingt ans, profitait de la publication de la *Vie d'André Gide* par Pierre de Boisdeffre, pour opposer le rôle de la Madeleine d'André Gide à celle de Proust, dans un article intitulé : «*D'une Madeleine à l'autre*» :

La vie de Gide a été marquée par une grande vertu et par un vice lamentable. Cette vertu, c'est cet amour des jeunes garçons qui a été la lumière et la chaleur de sa vie, sa libération, sa joie et la source vive de toute son œuvre. Son vice, ce fut ce goût inexplicable, inavouable et invétéré pour cette femme médiocre dont il n'a jamais eu le courage de se débarrasser et qui a détruit de ses mains une partie importante de son œuvre. On peut donc faire un procès à Gide au sujet de Madeleine, mais il devrait viser, au premier chef, un penchant indigne de lui et désastreux pour son

* Communication rédigée à l'occasion de la sortie annuelle de notre Association, le 16 juin 1990, à Cuverville (compte rendu par P. Bassigny dans les *Varia* de ce numéro).

*œuvre*¹.

Il va de soi que cette thèse est injuste et excessive. Michel Tournier, misogyne et pédéraste, plaidait d'abord pour son sein. Pour ma part, je n'ai pas l'intention de faire un procès à qui que ce soit. Je voudrais simplement examiner sans parti pris quelle fut cette femme, en considérant exclusivement la manière dont elle se donne à lire dans les pages de son *Journal intime* qu'elle tint de janvier 1891 à juillet 1892, c'est-à-dire non seulement avant qu'elle devienne Madame André Gide, mais surtout à un moment où les deux jeunes gens sont séparés et où Madeleine a résolu de s'éloigner définitivement d'André.

Rappelons que ce journal a été publié par Claude Martin dans deux livraisons du *BAAG* de 1977². Le premier carnet a été écrit alors que Madeleine séjourne à Arcachon, où elle s'est retirée pour prendre du repos, de janvier à mars 1891. Le second carnet est rédigé pour sa majeure partie à Cuverville, de juillet 1891 à juillet 1892.

I. Le besoin du Père

Ce journal intime est d'abord placé doublement sous le signe du Père.

On se rappelle que, dans la scène originelle qui scelle l'amour d'André Gide pour sa cousine Madeleine, celui-ci la trouve agenouillée, priant Dieu pour son père, après avoir découvert l'inconduite de sa mère³. Le drame de Madeleine est, pour une grande part, concentré dans cette attitude : sa honte pour sa mère, et comme un obscur besoin de se mortifier pour racheter cette faute ; son amour démesuré pour son père ; sa foi en Dieu et son besoin du Père céleste pour qu'il la fortifie ; son affection pour son cousin André, son grand ami, son confident, son frère, auprès de qui elle goûte une douce harmonie, mais qui ne se révélera pas assez solide ni assez fiable à ses yeux pour qu'elle puisse s'appuyer sur lui ; et par-dessus tout, ce sentiment de solitude d'une jeune fille qui a un immense besoin d'amour, mais qui se sent écrasée par le sens de ses devoirs.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Le Président

Ste-Foy, le 15 février 1991.

Chers Sociétaires,

L'AAAG se porte bien : de toutes les associations formées autour des écrivains de ce siècle, elle est celle qui rassemble le plus grand nombre d'adhérents fidèles (près de 700 sur les 1370 adhésions enregistrées à ce jour), et dont l'activité, notamment en matière de publication d'inédits, d'études et de documents, est la plus importante. Sans parler des livres dont elle a, directement ou indirectement, facilité l'édition, au cours des vingt-trois premières années de son existence, la collection de ses « cahiers » et du BAAG constitue d'ores et déjà un rayon indispensable dans la bibliothèque de tous ceux pour qui l'œuvre et la figure de Gide jouent un rôle irremplaçable.

Tout cela est naturellement le fruit d'un effort collectif, auquel chacun d'entre nous contribue en apportant son travail de chercheur, son activité d'animateur ou de gestionnaire, son temps et son soutien financier. L'AAAG, certes, n'est heureusement pas privée d'aides extérieures : le Ministère de la Culture, par le biais de son Service des Lettres puis du Centre National des Lettres, lui alloue régulièrement une subvention depuis 1974, et le Centre d'Études Gidiennes, créé en 1972 à l'Université Lumière (Lyon II), consacre la quasi-totalité de ses ressources au règlement de certains frais (frais d'affranchissements postaux, factures d'imprimerie...) ; les Éditions Gallimard, la Ville de Paris, l'Association des Amis de Cuverville, Le Figaro... nous ont accordé des aides ponctuelles ; d'autre part, l'accroissement continu du catalogue de ses publications (cahiers, bulletins et éditions du Centre) permettent à l'AAAG de voir chaque année plus important, dans son budget, le poste des recettes provenant de la vente de ces ouvrages. Reste que l'essentiel de nos ressources (plus de la moitié) est, et restera comme c'est naturel, constitué par nos cotisations.

Le taux de celles-ci a toujours été estimé « au plus juste » par le Conseil d'administration, que l'évolution des prix et des coûts a

néanmoins contraint, bien sûr, à augmenter régulièrement ces tarifs, la cotisation de « membre titulaire » s'élevant ainsi peu à peu de 25 F (1968-73) à 50 F (1977-79), puis à 150 F (1983-85), à 190 F (1988-89) et enfin à 200 F pour 1990. À deux reprises pourtant, en 1980 et en 1989, l'AAAG a dû solliciter — et a largement obtenu — de ses membres un effort supplémentaire, sous la forme de dons exceptionnels destinés à lui permettre de rééquilibrer son budget (telle fut en effet l'utilisation des fonds collectés en 1989, bien qu'initialement prévus pour rembourser l'achat de matériels informatiques financé par l'un d'entre nous...).

La lecture et l'analyse de nos bilans, annuellement présentés à nos assemblées générales et publiés dans le BAAG, ne sont sans doute pas l'occupation favorite de tous nos sociétaires ; il faut toutefois espérer que chacun d'eux est bien conscient de la modicité de sa cotisation, eu égard à l'importance des publications qui lui sont servies : la cotisation de membre titulaire est en effet à peine supérieure (elle a parfois été inférieure) au prix de vente en librairie du seul « cahier », le coût du BAAG (5 à 700 pages pour trois ou quatre numéros par an, qui nous reviennent d'autant plus cher que, depuis 1985, ils ne sont plus fabriqués par l'imprimerie de l'université lyonnaise — qui ne nous facturait que les fournitures —, mais par une entreprise privée, si raisonnables que soient ses tarifs) et les frais de gestion devant donc être financés par d'autres moyens — lesquels, répétons-le, trouvent vite leurs limites...

Le Conseil d'administration a dû, en conséquence, proposer à l'Assemblée générale du 17 novembre dernier, qui l'a approuvée à l'unanimité, une hausse de nos cotisations, qui ont été fixées pour l'année 1991 à 250 F pour les membres titulaires et à 300 F pour les membres fondateurs, la cotisation de membre étudiant étant supprimée et l'abonnement simple au BAAG porté à 160 F. La décision de supprimer le taux de faveur que nous consentions aux étudiants (à peine plus de la moitié de la cotisation de titulaire) n'a pas été prise sans regrets ni à l'unanimité, mais s'imposait. Sauf détérioration brutale et lourde des conditions économiques générales, le Conseil a l'espoir de pouvoir maintenir quelque temps ces nouveaux tarifs, la situation financière de l'AAAG étant maintenant très saine (pour la première fois depuis fort longtemps, nous pouvons prévoir de « boucler » l'année 1991 sans dettes à l'égard de nos éditeurs et imprimeurs, et ne plus pratiquer l'inconfortable politique de « fuite en avant » qui était, bon gré mal gré, la nôtre depuis de nombreuses années).

*

L'AAAG a toujours mis, et continuera tout naturellement à mettre au premier rang de ses activités et de ses efforts la publication de textes de Gide ou le concernant. Elle a aussi organisé deux importants colloques (en 1970 et en 1984), quelques autres manifestations, des visites de « lieux gidiens » : La Roque-Baignard, Cuverville, Pernand... Mais s'il est vrai qu'elle a été moins active — moins que d'autres sociétés — pour l'organisation de conférences, de débats, de réunions plus « conviviales », plus « informelles », ce n'est pas pour en avoir sous-estimé l'intérêt, ni ignoré les vœux plusieurs fois exprimés par ses membres : c'est, plus simplement, par manque de temps disponible de ses animateurs, qui au demeurant se sentent peut-être moins qualifiés dans ce domaine, et sont de surcroît très dispersés dans l'hexagone, ce qui complique la préparation de telles réunions...

Le Conseil d'administration, à nouveau interpellé en ce sens lors de la dernière assemblée générale, a donc décidé de développer ses efforts sur ce plan. Ainsi pouvons-nous annoncer — sans préjudice de l'excursion prévue pour le mois de juin et dont le BAAG vous reparlera — une après-midi de débats, très librement menés autour d'un thème (le thème, le lieu et l'heure seront précisés dans le BAAG) et suivis (ou accompagnés...) du « pot de l'amitié », où seront les bienvenus tous nos Amis de Paris et de la région parisienne (ils recevront en temps utile une circulaire spéciale)... et aussi ceux d'ailleurs (lesquels sont priés de demander à notre Secrétaire général l'envoi à leur adresse de cette circulaire-invitation). Nous vous invitons donc à noter sur vos agendas la date du

SAMEDI 25 MAI 1991

*

Un dernier mot : tous nos sociétaires à jour de leur cotisation pour 1991 ont reçu le tome II de la Correspondance André Gide—André Ruyters, qui constitue notre « cahier » pour cette année. Si vous ne l'avez pas encore fait, acquittez-vous sans tarder !

À vous tous, au nom de votre Conseil d'administration, un message d'amitié dans la ferveur qui continuera à nous réunir.

Cl. M.

POUR QUE VIVE VOTRE ASSOCIATION

*ACQUITTEZ-VOUS SANS ATTENDRE
DE VOTRE COTISATION 1991*

Membre Fondateur : 300 F
Membre Titulaire : 250 F
(cotisation donnant droit au service
du Cahier annuel et du Bulletin trimestriel)

Abonnement simple au BAAG : 160 F

*Les membres étrangers réglant par chèque bancaire
sont priés d'ajouter 50 F à la somme ci-dessus indiquée
(pour les frais d'encaissement du chèque)*

Règlements par

— versement ou virement au CCP de l'Association :
Paris 25.172.76 A [N° inform. 30041.00001.2517276A020.81]

— virement bancaire au Compte de l'Association :
n° 00783.02481663.01, Banque Nationale de Paris,
agence St-Philippe-du-Roule (75008 Paris)

— chèque bancaire à l'ordre de l'Association
envoyé à la Trésorière : Mme Claude Abelès,
1, rue de Courcelles, 75008 Paris

1. Les années ont passé. Madeleine a vingt-trois ans quand son père, Emile Rondeaux, meurt le 1er mars 1890⁴. Dans les papiers qu'il a laissés, elle trouve un carnet et décide de tenir son journal "pour lui", pour rester en communion avec lui. Son père est donc à l'origine de ce journal, à cause de sa disparition et à cause de ce carnet qu'il a légué, et il en est aussi le destinataire, comme le confirmeront par la suite tant d'invocations à son "cher Papa".

L'incipit du journal, l'exorde du discours, est tout entier placé sous les auspices du père, présence tutélaire, modèle révérend, qui prend ainsi la place du dieu ou de la muse à qui, rituellement, le poète demandait l'inspiration en tête de son œuvre :

Sur ce petit livre trouvé en rangeant, après l'inventaire, les papiers de mon père, je veux écrire pour lui, près de lui, les impressions quotidiennes.

Puissé-je, en le faisant, me rappeler, ô cher Papa, que je ne t'ai jamais entendu parler qu'avec vérité, justice, sincérité.

Que je sois ta fille en tout, particulièrement en l'honnêteté et la droiture de l'âme (I, 7).

Le père est donc un exemple, un appui, et ce compagnon avec qui Madeleine veut pouvoir continuer à partager ses "impressions quotidiennes". Elle entend vivre avec lui, par lui, pour lui. C'est donc une véritable passion amoureuse qui anime la jeune femme, dont les effusions tendent parfois à la fusion :

Jamais communion d'affection plus intime entre un père et des filles. [...] Tu étais tout pour nous, et nous, nous sentions que nous étions tout ce qui te restait ici-bas, tout ce qui te consolait et te soutenait encore. O Père, si ardemment, si uniquement aimé, qui nous aimera jamais comme toi maintenant ? (I, 7-8).

Sa disparition a fait d'elle la ténébreuse, la veuve, l'inconsolée. Elle a l'impression de vivre dans l'irréalité du rêve :

Le 1er janvier, sans Papa pour la première fois, [...] avait une non-réalité de rêve, de rêve inquiétant et engourdissant à la fois (I, 7).

Et le 1er mars, elle écrit :

Et aujourd' hui il y a un an que notre père nous a quittés, un an que nous vivons sans lui..., un an que je n'ai plus eu un seul instant de paix et de bonheur réel (I, 30).

Après quoi l'appel au père tourne au spiritisme ou même à la nécromancie, tendant vers une union mystique qui ne peut se réaliser que par sa propre mort à elle :

O père, où es-tu ? Quand, quand te reverrons-nous ? Nous vois-tu, nous aimes-tu toujours ? Suis-je toujours ta fille, ta fille aînée ? O Père, reviens, ou que j'aïlle vers toi !

Mon Dieu, la route doit-elle être longue encore ? [...]

Papa, mon père tant, tant aimé... quand serons-nous tous réunis... Nous avons tant besoin de toi encore (I, 30).

Dans cet état de dérégulation, écrire est, pour Madeleine, non seulement le moyen de maintenir le dialogue interrompu, mais aussi de retrouver une forme de communion spirituelle :

Papa, ô notre Père tant aimé... Te revoir, te parler, être avec toi, près de toi de nouveau !... (I, 30).

Lorsqu'en juillet 1891, elle retrouve Cuverville après son séjour à Arcachon, puis à Rouen, il s'y produit d'abord une réappropriation de son père :

Le 10 juillet nous arrivons à Cuverville, mon cher Cuverville — non ! surtout et avant tout : le cher pays de mon père bien-aimé. Jamais il ne m'a semblé meilleur d'y vivre et jamais aussi, l'année dernière, Papa ne m'y a tant manqué. Je sens sa présence encore si vivante dans sa chambre, son bureau, tel sentier de nos promenades, telle place dans l'avenue... et son cœur pleure de soif de lui... (II, 7).

et le lendemain, elle note :

J'ai lu, cousu, circulé au dedans et au dehors, sentant Papa en moi, cherchant le souvenir de ses gestes, de ses habitudes... (II, 8).

C'est qu'en perdant son père, Madeleine a perdu une part fondamentale d'elle-même. C'est lui qui déterminait son assurance et tout un aspect de son identité :

Et puis ce sentiment de paix morale, de confiance en l'avenir que me donnait l'assurance que tu m'approuverais toujours, parce

qu'en tous temps, en toute chose, nous jugions, nous pensions de même... (I, 8).

Devant cette écriture oblatrice, qui multiplie les invocations à son père, nous sommes donc a priori à l'opposé de l'écriture narcissique de Gide penché sur son miroir, à la recherche de lui-même ou de son reflet.

2. L'écriture de ce journal est aussi placée sous le signe de l'autre Père, le père céleste qui conduit nos pas et nous juge, Dieu.

Selon une tradition protestante de l'examen de conscience, le journal intime se fait instrument d'une édification personnelle et d'un progrès spirituel. Il est significatif que Madeleine ait voulu l'ouvrir au 1er janvier, pour y noter ses bonnes résolutions de début d'année. Elle obéit moins à un désir d'épancher ses états d'âme qu'à celui d'en tirer des enseignements et d'y puiser sa force. D'où ses fréquentes prières à Dieu, pour qu'il l'assiste et la guide.

La première prière exprime son aspiration à la transcendance et à un idéal inaccessible, – deux traits qui caractériseront la quête d'Urien et le vertige du sacrifice d'Alissa :

O Dieu, nos bonnes intentions ne sont que vanité. Seigneur, «conduis-nous sur cette roche que nous ne pouvons atteindre» (I, 7).

La plupart du temps, se formulent de brèves oraisons jaculatoires, par lesquelles Madeleine demande à Dieu son aide :

Aimer, pardonner, comprendre, admirer, toujours davantage, toujours mieux, mais en rapportant tout à vous, mon Dieu ! (II, 10).

Plus rarement, une prière d'intercession, comme celle-ci, pour sa sœur Jeanne, la sœur bien-aimée, formulée le jour de son anniversaire :

Mon Dieu, bénissez ma sœur, fortifiez-la dans la foi. Qu'elle trouve l'ami fidèle qu'elle mérite de rencontrer, et qu'elle rende si heureux... (I, 28).

Dieu est aussi le garant de son union avec son père :

O Seigneur Dieu, toi qui as permis cette affection du père et de ses enfants, toi qui nous l'avais donné, toi qui nous l'as repris, réunis-nous à lui après nous avoir soutenus et préservés du mal dans les combats et les peines de cette vie... Amen. (I, 8).

Pour entretenir sa foi, la nourrir de bonnes résolutions, elle recopie des versets bibliques (cf. I, 30), mais malgré ses efforts, elle se juge défaillante et indigne. C'est ainsi qu'elle termine son séjour à Arcachon par cet acte de contrition : "*Pardonnez-moi, mon Dieu, d'en avoir tant mésusé [= de ce séjour], et donnez-nous votre force, votre paix. Amen !*" (I, 34).

De retour à Rouen, elle se morigène de délaisser la prière et la lecture de la Bible (II, 7), mais deux mois plus tard, à La Roque, en présence d'André, elle retrouve son besoin de Dieu :

Je reviens à Dieu, la nécessité d'y chercher du secours me ramène à ses pieds, mais le bien que j'y trouve me fait espérer, et combien ardemment souhaiter, d'y demeurer – enfin ! (II, 11).

De quel secours est-il donc question ? S'agirait-il de chercher en Dieu un allié contre le cousin André ?

3. Car en fait, derrière ces deux destinataires affichés, le père et Dieu, trop évidents peut-être, il en existe un troisième, plus dissimulé mais sans doute plus important, avec qui la relation est en tous cas plus dramatique, plus problématique : le cousin André.

Profondément, c'est à cause de lui, André, en fonction de lui, qu'elle a commencé à tenir son journal, pour y puiser la force de résister à son amour, à sa proposition de mariage, et par compensation à la rupture de leur dialogue.

Rappelons quelle est alors leur situation. Le 1er janvier 1891, à Arcachon, André remet à Madeleine son premier exemplaire des *Cahiers d'André Walter*, son premier livre. Il y a remplacé le nom d'Emmanuèle par celui de Madeleine : ce roman, pour lui, est plus qu'un renouvellement de sa déclaration d'amour, c'est une pressante demande en mariage. Mais Madeleine est plus lucide que son cousin. Non seulement elle ne se sent pas prête pour le mariage, mais elle sait, elle sent, elle devine qu'en dépit de leur besoin l'un de l'autre, de leur attrait l'un pour l'autre, ils ne sont pas faits pour devenir mari et femme. Elle a voulu qu'ils se considèrent comme frère et sœur ; elle entend en rester à cette relation fraternelle et platonique. Elle refuse donc le mariage et, tandis qu'André se lance à Paris à la conquête du monde des lettres, elle

commence, de son côté, à tenir son journal, à Arcachon où elle reste trois mois sans répondre aux lettres d'André.

Et qu'y écrit-elle le premier jour ?

Et j'ai perdu mon père.

Et je dois perdre mon ami, mon frère d'enfance. Il m'avait dit ces derniers étés que nous ne pourrions rester toujours comme nous étions, que nous avions de grands chagrins à attendre de ce qui nous donnait alors de si pures jouissances. Et moi, je riaais, je m'indignais de ses doutes, d'abord en toute sincérité, puis peu à peu gagnée par son inquiétude [...].

Le beau fil magique est rompu. [...]

O André, il faut nous séparer devant l'implacable logique de cette alternative : ou songer à une folie qui assurerait notre malheur à tous deux, ou ne rien changer à notre situation actuelle et avoir contre soi la réprobation des parents, le blâme du monde, et même ton propre blâme, les difficultés de l'avenir, et le malaise de ma conscience. Il faut nous séparer. (I, 8-9).

Tout le drame entre ces deux êtres, présent et à venir, est déjà là, lisible dans ces lignes. Tous d'eux s'aiment, tous deux voudraient pouvoir prolonger leur entente, leur complicité, mais un désaccord s'est installé entre eux sur la nature de leur amour, et la manière de le vivre et de l'assumer. Madeleine, inquiète et craintive, mais aussi plus lucide que son cousin, sent bien que leur amour est un amour d'âmes : se marier serait "*une folie qui assurerait (leur malheur)*"; mais les règles de la société ne leur permettent pas de poursuivre une intimité qui paraîtrait équivoque et leur fermerait tout avenir. Il faut donc rompre, cesser de se voir, "*ne plus s'écrire, ne plus penser, ne plus ressentir, lire, voir, comprendre ensemble*". "*Il faut*", "*il faut nous séparer*", est répété quatre fois, martelé pour s'en convaincre, pour ne pouvoir plus échapper à cette décision si contraire à leur désir.

On comprend donc maintenant l'objet essentiel de ce journal : être un outils de séparation d'avec André. La relation implicite de l'un à l'autre s'avoue dans ces lignes de juillet 1891, lorsque Madeleine a regagné Cuverville :

Où, jamais je n'ai été mieux qu'ici, mais jamais aussi je n'ai senti si vivement l'ardent désir d'avoir près de moi quelqu'un qui sente, qui jouisse, qui aime, qui pense, qui espère [...] exactement comme moi, — et puis aussi, quelqu'un sur qui me reposer.

André, tu ne serais jamais celui-là...

Sur ce petit cahier [...], je reprends donc mon Journal... (II,8).

On note l'emploi du conditionnel : “*tu ne serais*”, comme mode de l'hypothétique, bien proche d'un éventuel. Madeleine regrette de ne pouvoir lier son destin à celui de son cousin, le sentant trop fuyant, trop imprévisible, trop protéiforme pour la quiétude qu'elle recherche. On aura aussi noté l'emploi du “*donc*” qui consacre le Journal comme *compensation* à ces lettres qu'elle n'échange plus avec lui, où tous deux partageaient leurs pensées et leurs émotions.

C'est pourquoi le dialogue entre eux se poursuit dans ce journal, à l'insu d'André. C'est comme si elle voulait à son tour concurrencer André Walter, dont le “Cahier blanc” s'ouvre sur la défense d'épouser Emmanuèle, avec qui pourtant les notes du journal intime permettent de poursuivre un dialogue secret : “*Nous apprenions tout ensemble ; je n'imaginai de joies qu'avec toi partagées [...]*” (CAW, “Poésie”, 41). Ainsi, après avoir lu *Les Cahiers d'André Walter*, qu'elle continue d'appeler *Alain*, selon leur premier titre, elle écrit :

J'ai lu Alain, et j'ai écrit à André une lettre qu'il ne recevra pas, mais je ne pouvais taire complètement mon émotion, ma joie, ma fierté de sœur. Et pendant ces dix jours j'ai vécu dans une obsession constante du passé, et aussi une coupable imagination d'un chimérique avenir.

Je me réveille, et me repens de ma faiblesse (I, 11).

Les contradictions de leurs relations s'y condensent. Elle écrit à André une lettre qu'elle n'envoie pas, mais doit écrire dans son journal qu'elle l'a écrite. Elle continue à vivre en pensée avec lui, à l'accompagner dans sa carrière et ses succès, dit sa “fierté de sœur”, mais enferme cette “émotion” dans son journal. En lisant les émois et en éprouvant la solitude d'un André Walter privé de son âme-sœur, la

tentation lui est venue de dire oui, d'accepter d'unir leurs sorts, mais bien vite elle se repent et qualifie cette rêverie de "faiblesse".

Et le débat cornélien se poursuit. Elle reconnaît qu'elle aime toujours André, qu'il lui manque, mais elle ne cesse de s'armer contre cet amour qui lui semble condamnable, parce qu'elle sait qu'il les condamne à la mésentente et au malheur. Ainsi, aussitôt après avoir pris la résolution de se séparer, elle en veut à André de sembler si bien prendre parti de leur séparation, de sembler si peu se soucier d'elle, et manifeste sa mauvaise humeur pimentée "d'un peu de rancune" :

Tu es maintenant à Paris : distractions de la vue et de l'esprit, espoirs de succès, ton livre, tes amis... Et un peu de rancune me vient, contre moi, contre nous deux, d'avoir pris un jour au sérieux tes paroles sincères dans l'excitation d'un moment, et cependant mensongères, je le sens, si j'essaie d'en imaginer la durée. (I, 9)

La métaphore qui suit pourrait introduire déjà à la problématique de la fausse monnaie : "*Un peu comme les chiffres : valeur nominative, valeur relative*". André s'est payé de mots, ne s'est pas engagé de tout son être dans son amour, et préfère ses succès littéraires et mondains. Par réaction, elle se raidit dans son orgueil solitaire :

"Si André était là !..." Je me suis morigénée vertement, mais il était trop tard, la phrase était dite... Il me faut me tenir en main sans cesse, "comme un partisan tient son cheval".

Plus trop de tristesse ; ce qui domine, c'est l'orgueil de pouvoir vaincre. Mais avec ton secours, ô mon Dieu. (I, 9-10)

Alissa est déjà là, dans ce combat contre soi-même, dans cette exaltation à se vaincre, dans l'ivresse de renoncer à ses désirs humains. Elle est encore dans ce passage, où Madeleine réagit devant ses initiales découvertes en marge des livres — à la fois touchée et agacée, rétive — et où elle exprime à nouveau la contradiction de son désir et de sa volonté, et aussi son dépit de penser aimer plus qu'elle n'est aimée :

Rencontré les M que as tracés à mon insu dans mon Renan. Quel a été le plus fort, le plus vrai : mon plaisir, ou mon ressentiment ? Devoir tant lutter, me sentir si faible, contre toi en moi ! Je n'en sais plus, si je t'aime toujours ou si je ne finirai par te

détester. J'escompte le temps pour me rassurer ; en tant de semaines, je finirai bien par te vaincre.

Hélas ! Au fond, je t'en veux de prendre si facilement ton parti de mon silence. "Dans toute affection, il y en a un qui embrasse et un autre qui laisse faire..." J'ai été le premier — en croyant longtemps être l'autre.

Mais je ne veux plus parler de toi. (I, 13)⁵

Sans cesse, elle marque sa souffrance de ce silence qu'elle s'est imposée, tout en tâchant de se persuader qu'elle en est satisfaite. La fausse monnaie du sacrifice inutile apparaît :

André, quel grand silence entre nous... Toi, tu as encore mes lettres à tante Juliette — et cette idée m'irrite — mais moi ? parfois j'entends un mot, ici et là : tu es reçu partout [...].

Oui, nous nous séparons bien. J'aurais cru que cela serait plus pénible, plus difficile... Lentement mais sûrement le temps fait son œuvre... [...] Merci, mon Dieu ! Rendez complète la séparation, infranchissable la distance acquise... De cette intimité, de cette sympathie qui m'ont fait connaître les joies d'une sœur auprès du frère le plus aimé, qu'il ne reste rien, que le souvenir, en moi [...].

Un étranger, en lisant ces lignes... ?

Que j'aime André d'amour ?

Non, en toute sincérité devant moi-même. Amour implique, me semble-t-il, désir, quelque chose de brûlant, de passionné qui n'existe pas (ni en lui ni en moi).

Je l'aime [biffé], je l'aimais comme enfants tous deux, sans changement, par merveilleuse harmonie en toutes choses, et tout sentiment. "C'était lui et c'était moi." Mais taisons ces ressouvenances lâches.

Hin ist hin !⁶

.....
Oh ! que j'en sois persuadée ! convaincue !

Je nous déteste pour nous songer toujours encore ensemble !
(I, 27-28)

Madeleine regrette cette solitude à laquelle elle travaille, dénie son amour, s'efforce de croire que tout est définitivement passé alors qu'elle sait qu'il n'en est rien. Ses lectures la ramènent à lui (cf. I, 32), mais sans cesse la prise de conscience de sa dépendance suscite une réaction d'orgueil : il lui faut apprendre à être autonome, à ne pas dépendre de ses réactions à lui. En juin 1892, tous deux se retrouvent à Paris :

Nous nous sommes revus. Tu es bien resté le même. Et le même aussi pour moi : je t'aime toujours autant. Pourquoi alors les combats de cet hiver ? (II, 19)

s'interroge-t-elle. Mais en dépit de cet aveu, en dépit de leur accord en visitant le Louvre, pendant leurs promenades ou leurs lectures, elle refuse toujours toute perspective de mariage.

Ils s'étaient déjà revus l'année précédente, à La Roque-Baignard, où Madeleine était allée passer les premiers jours d'automne.

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;

.....

Quand nous a surpris un soleil de Septembre [...].

C'est sur ces vers des retrouvailles désenchantées que s'ouvriront *Les Poésies d'André Walter*. De son côté, Madeleine est avare de confidences, mais constate que "la glace est là toujours ténue, transparente, mais protectrice — hélas !" (II, 11). Ils n'appartiennent plus au même monde, et leur "fil magique" semble rompu. La jeune femme adopte, à l'égard du Rastignac parti à la conquête de Paris (on se rappelle le : "à nous deux !" qui ouvre le *Journal*), l'attitude de Mme de Mortsaufr prodiguant ses conseils à Félix de Vandenesse :

Prends garde aux mille petits compromis de conscience qu'exige ce monde artificiel et mesquin des vanités d'auteurs : flatteries, éloges non pensés, habitude de voir faire tout cela et de la faire soi-même sans songer que c'est appauvrissant d'estime propre et diminution de probité morale... (II, 13).

Et pourtant, au moment de quitter La Roque, force lui est de reconnaître qu'elle est toujours aussi loin de la rupture :

Cher André, je t'aime toujours de tendresse infinie, mais jamais plus je ne te le dirai, et la contrainte que j'impose ainsi à

mes yeux, à mes lèvres, au penchant le plus naturel de mon âme, est si pénible que te quitter c'est délivrance et amère satisfaction. Je n'ai pas changé, as-tu dit tout bas en me quittant ? Est-ce vrai ? Mon Dieu, donnez-nous de changer tous les deux, et que je n'en souffre pas trop... (II, 13)

Toute la souffrance du destin de Madeleine est inscrite dans ces mots. Elle reste prisonnière d'une tendresse désespérée pour André, malgré la conscience de leurs divergences, et elle se plaît à lutter contre sa propre nature, contre toute manifestation spontanée qui irait dans le sens de son plaisir ou de son désir.

Le Journal n'aura donc pas été l'instrument efficace pour apprivoiser la rupture, mais il aura au contraire enregistré, au long de ces dix-huit mois, leur impossibilité de rompre et celle d'être heureux ensemble. Leurs voies se sont mises à diverger, inexorablement ; et le coup de théâtre de la mort de tante Juliette, trois ans plus tard, entraînant leur mariage consigné laconiquement dans une apostille du Journal ("*Lundi 7 Octobre 95. Mariage civil à Cuverville*" II, 23), sera incapable de remédier efficacement à cette dérive. Ce Journal contient donc un fragment d'un grand roman d'amour, d'un amour impossible à réaliser, à cause de ce qui est en eux, en chacun d'eux, mais également impossible à rompre, ou à tarir.

II. Un auto-portrait

Même si elle répugne à la contemplation narcissique de soi, Madeleine dessine cependant son auto-portrait, comme dans tout journal intime.

1. Ce qui la caractérise d'abord, c'est qu'elle a été privée de sa jeunesse, et qu'elle se trouve vieillie et désabusée avant l'âge. A l'opposé de cet appétit de vie que manifeste André, elle se place en marge de la vie, en retrait, en position de renoncement :

Parfois j'ai l'étrange sentiment que ma vie est vécue, finie, avant que d'avoir presque commencé. Je suis trop jeune avec les

âgés, et trop âgée avec les jeunes. Peut-être ne trouverai-je nulle part et jamais la place faite pour moi ?... (I, 11)

Elle refuse le rôle dévolu aux femmes par les hommes : “Pauvre *Volk der Weiber* [dit-elle à propos de Gœthe, c’est-à-dire : “peuple des femmes”], combien éphémère est la puissance de chacune ! Je n’en veux point être...” (I, 22) ; et tout de suite après, elle expose son idéal de vie, quasi monacal :

Je m’arrangerais assez d’un monde où je ne verrais personne, mais où j’écrirais à chacun. (I, 22)

C’est à peu près la vie qu’elle a choisie effectivement de mener, recluse à Cuverville. Comme André s’abusait à vouloir l’entraîner là où elle ne voulait pas aller !

Une des clés de son comportement tient à son âme timorée et craintive, qui ne se sent jamais assez forte pour affronter les réalités de la vie. Elle parle de “*cette crainte de la réalisation des choses désirées, [de] cette économie de [ses] bonheurs, qui [l’]ont toujours dominée, et qui, enfant, [lui] faisaient ne jamais mettre à [sa] poupée sa plus belle robe — pour avoir toujours en espérance devant [elle] ce jour de fierté et de ravissement !*” [II, 16]. Madeleine l’économe s’oppose à André le prodigue — encore que celui-ci sache cultiver ses désirs jusqu’à l’ascèse. Même le temps est un trésor qu’elle ne veut pas gaspiller, s’efforce de retenir. Le jour de ses 25 ans, elle se penche sur “*ce temps qu’[elle] sent fuir terrifiée comme un avare qui verrait son trésor s’écouler pièce à pièce*” [II, 18], dévoré par ses tâches ménagères (“*le ménage, les courses, les visites, une échappée dans les livres, [...] la correspondance*”). Est-ce donc bien cela, la vie ?

Son goût du retrait va de pair avec le sentiment de son manque d’autonomie. Extrêmement sensible, elle a surtout besoin d’affection. Indirectement, elle dresse ainsi son portrait moral, recopiant quelques lignes de *Life of George Eliot*, par Browning, qu’elle s’“appliquerait assez” :

She showed... the absolute need of some one person who should be all in all to her, and to whom she should be all in all. Very jealous in her affections and easily moved to smiles or tears, she was of a nature capable of the keenest enjoyment and the

keenest suffering... She was affectionate, proud, and sensitive in the highest degree (I, 27).

(“Elle manifestait... le besoin absolu d’une personne qui serait tout pour elle, et pour qui elle serait tout. *Très jalouse dans ses affections* et facilement émue jusqu’aux sourires et jusqu’aux larmes, elle était d’une nature capable de la jouissance la plus passionnée et de la souffrance la plus passionnée... Elle était *affectueuse, fière et sensible au plus haut point.*” C’est nous qui traduisons.)

Son raidissement intérieur est le fruit d’une grande frustration d’amour. Etant petite, elle pensait que, si son anniversaire tombait un dimanche, “*Dieu [l’] aimerait un petit peu mieux que les autres*” ce jour-là (II, 19). Eprouve-t-elle une émotion forte, elle a le “*besoin que quelqu’un sentît exactement de même au même moment, eût l’identique impression*” (II, 11). C’est dépitée de se sentir seule qu’elle se réfugie dans son orgueil :

Mon orgueil se redresse vivace et suscite une consommation âpre, une tristesse sereine, à la pensée de se suffire à soi-même, de sentir vivement mais de le laisser ignorer... (II, 11)

Solitaire?... Pouvoir se suffire entièrement à soi-même par la communion avec tout ce qui est beau et bien, tout ce qui est de Dieu, sans besoin d’expansion humaine?... Peut-on?... (II, 11)

Si l’on ajoute à cela qu’elle est sans cesse animée par un idéal du beau et du sublime (cf. I, 7 et II, 20), qu’elle tend de toutes ses forces “vers le beau, et le vrai et le bien” (I, 26), on peut imaginer à quel point elle est en proie aux contradictions internes et à une lutte contre elle-même. Elle se lance par exemple dans de grands débats pour se persuader que son “*esprit inquiet, tourmenté*” doit se laisser gouverner par le “*cœur*” et non par la “*raison*” (I, 19). Ou elle se “*morigène vertement*” (I, 9), s’accusant de “*coupables pensées*” : “*Je suis mon esclave quand je devrais et pourrais être mon maître !*” (I, 30).

Divisée, elle glose aussi sur “*l’exaspérante dualité de notre nature*” (I, 16), et constate :

Un de mes moi (puisqu’il est admis que nous en avons plusieurs !) est si timoré, tandis qu’un autre moi ne fuirait pas l’aventure ... (I, 24).

Mais alors qu'André s'appliquera à devenir soi-même en écoutant sa nature dans sa spontanéité, Madeleine adresse alors à Dieu cette prière : "*Seigneur, délivrez-moi de moi-même !*" (I, 22).

2. En dépit de cette volonté de renoncer à soi, Madeleine sait s'abandonner à sa nature sensuelle et passionnée, facilement exaltée :

Le sentiment du beau me remplit l'âme d'un bonheur, d'une si infinie puissance, que je ne puis froidement le garder en moi, l'étouffer (I, 12).

Faute de quelqu'un avec qui partager ses admirations, ses émotions, ses sensations, elle les confie au journal :

Je suis inquiète, troublée et à la fois reconnaissante de sentir combien le domaine des choses qui m'intéressent, ou m'émeuvent, grandit, s'étend chaque jour. Il suffit d'un rayon tombant de telle manière sur le gazon, d'une combinaison heureuse de teintes, - ainsi la blouse bleue accrochée hier au mur de la grange et qui en faisait si bien valoir les briques rouges terre de Sienne, et le chaume bruni, — pour que mon âme palpite et s'élargisse au-dedans par le sentiment du beau. Avec cette faculté, on ne s'ennuie nulle part, car on porte son bonheur et son beau avec soi... (II, 9)

Même si elle ne peut se défendre d'en tirer pour elle une morale, on voit à quel point elle sait accueillir les émotions, et les sensations, à condition toutefois qu'elles restent mesurées, compatibles avec son éthique. C'est pourquoi sa sensualité se révèle essentiellement au contact de la nature, des paysages. Et comme Gide le cultivera dans ses *Nourritures terrestres*, Madeleine éprouvera une sensation d'autant plus vive que celle-ci aura été précédée d'une attente, d'une ascèse :

Je me suis souvent souhaité de ne pas avoir encore vu la mer, pour éprouver la sensation de la découverte de sa magnifique étendue, de ses teintes mystérieuses, de son souffle vivifiant, de ses grandes vagues. Et par le même sentiment je me réjouis maintenant de ne pas avoir encore voyagé, tant est profonde, intense la joie apaisante de voir de nouveaux horizons.

Où, c'est un singulier paysage, pour des yeux de Normandie, que la vue de ces Landes, infiniment plates, stériles, sans contours

ni nuances, un paysage impersonnel s'il en fut, et cependant un grand charme, sous ce ciel bleu, se dégage de cette solitude, où l'on ne voit ni habitation ni "humains", comme tu disais, Papa, un charme sereinement triste, apaisant.

Le sol est d'un gris neutre, çà et là quelques buissons roussis par les gelées, au loin la ligne sombre des pins. Et sur cet ensemble de tons éteints, la moindre nuance nouvelle résonne harmonieusement : une petite fumée bleue s'élevait en ondoyantes spirales d'un tas de broussailles sèches... (I, 28-29)

De façon caractéristique, elle est émue essentiellement par deux types de sensations. D'une part, elle éprouve le charme du neutre et du presque inhumain, comme ici dans les Landes, comme une aspiration au nirvana, à l'anéantissement de soi :

Ici c'est la grande sérénité triste des Landes. Moins on sent l'homme, et plus la nature parle. [...] Oui, c'est un horizon pacificateur, mais à la façon des stoïques, me semble-t-il, sans inspirer aucun désir, aucune joie de vivre, de lutter. Parfois j'ai une compréhension intense et désespérée du Nirvana, et ce grand repos complet, infini, me semble l'oasis entrevue et tant souhaitée... (I, 32).

C'est le côté gris et neutre du Tityre de *Paludes*. Mais d'autre part, elle est aussi grisée par la lumière, la neige, le soleil, la pureté (cf. I, 23-24 ; 29 ; 31). C'est le côté idéaliste de Bernard ou de Boris. Ainsi, découvrant les montagnes, elle est frappée par "*l'éblouissement de cette neige des Pyrénées, cette blancheur, cette lumière immaculées, étincelantes au grand soleil...*" (I, 33).

Il faudrait la suivre dans ses émois à la "*senteur des bois mouillés*" (II, 10), devant la mer (II, 15) ou les couchers de soleil (II, 11). Mais puisque nous sommes à Cuverville, voici de quelle façon elle exprime son bonheur d'avoir retrouvé ce paysage familier, en juillet 1891 :

Jamais non plus ce pays ne m'a semblé plus beau ! Les récoltes hautes, de vert si tendre et si divers, ondulent doucement au vent, entourant comme une mer d'espérances les bouquets sombres des fermes, la masse noire des avenues. La lumière est doucement diffuse, le soleil chauffe et dore les contours sans

brûler, une brume légère harmonise toute la plaine, et l'esprit jouit de je ne sais quel sentiment de vie prospère, facile, souriante... (II, 7-8).

On retrouve toujours ce goût du bonheur mesuré, apprivoisé, adapté à sa nature. C'est ainsi qu'elle formule une véritable théorie de son art de jouir du paysage, à l'occasion d'une excursion à Biarritz :

J'en ai autant joui que je le puis, mais le plus souvent la brièveté, la rapidité fugitive de telles courses nuit au plaisir que j'en pourrais éprouver... Pour bien jouir d'un pays, d'un horizon, j'ai besoin d'y être acclimatée, d'arriver à en faire partie pour ainsi dire. (I, 31)

C'est donc encore une manière de s'oublier soi-même, en se fondant dans le paysage tendant vers cette absorption chantée par Gide dans ses *Notes d'un voyage en Bretagne* ("Il me semblait que le paysage n'était plus qu'une émanation de moi-même projetée, qu'une partie de moi toute vibrante [...]"). Ainsi, à Paris, elle constate : "il semble que l'on devienne lumière et couleur soi-même" (II, 20). C'est en vibrant avec la sensation, en devenant pure sensation, qu'elle parvient à la plénitude.

3. Cette femme si ouverte aux nourritures terrestres se voue cependant d'abord à ses tâches quotidiennes. Il faudrait évoquer la ménagère appliquée, celle qui, depuis le départ de sa mère, pécheresse honnie et reniée, reléguée dans le silence, s'est efforcée de la remplacer, auprès de son père comme de ses frères et sœurs. Pas une seule fois elle ne nomme sa mère, évoquée, en creux, le 11 février 1891, onze mois après la mort de son père, par cette note en forme de notice nécrologique :

Nous apprenons le triste remariage de...

O Papa ! (I, 21)

Privée de mère, de père, d'André, c'est pour sa sœur Jeanne qu'elle manifeste de grands élans de tendresse (I, 28 ; 31, 34...).

Il faudrait aussi parler de ses lectures, souvent austères, visant toujours à l'instruction, qu'il s'agisse de Renan, Pascal, La Bruyère ou de la Bible ; ou encore des romanciers russes qu'elle affectionne :

Tolstoï, Gogol, Dostoïevski. De la lecture plus particulière qu'elle fait des premières œuvres d'André : *Les Cahiers d'André Walter* (I, 11 et II, 18) ; *Le Traité du Narcisse* (II, 20-21). C'est à propos de ce traité qu'elle développe sa conception esthétique selon laquelle l'art est inséparable de la morale, de la responsabilité personnelle, et doit tendre vers une certaine mystique en révélant les choses cachées. Le poète doit être, à sa manière, prophète. Indirectement, c'est à cette conception qu'André répondra par *El Hadj*, "le Traité du faux prophète".

Il faudrait enfin dire un mot de son économie d'écriture, de son goût de la formulation, du terme juste, de sa joie à parvenir à s'exprimer :

Je jouis si vivement du plaisir d'avoir écrit une page, une ligne même qui me satisfasse entièrement ! (II, 8).

Mais il est temps de quitter Madeleine, de la rendre à sa paix après une vie d'abnégation et de souffrances, mais aussi de joies simples et vives. J'ai tenu à ce que ce soit elle qui nous reçoive aujourd'hui à Cuverville, elle qui s'est toujours montrée si discrète, réservée, mais qui — vous l'avez constaté — est loin d'être une personnalité effacée et négligeable — encore moins "médiocre" pour reprendre le mot de Michel Tourmier.

Je ne pense pas qu'il faille épiloguer sur le drame qui s'est joué entre elle et André, ni surtout qu'il faille répartir les torts et les mérites. Leur relation, on l'a vu, est loin d'être simple dès le départ. Tous deux se sont passionnément aimés, mais n'étaient manifestement pas destinés à partager la même existence.

En abordant l'épisode de la révélation mystique de son amour pour Madeleine, Gide parle, dans *Si le grain ne meurt*, du "drame qui n'a pas achevé de se jouer"⁸. En ranimant maintenant la présence de cette jeune femme, en retrouvant sa vie, ses émotions et ses craintes, j'ai tenté d'indiquer que, pour nous aussi, elle garde sa place dans un drame inséparable de la vie et de l'œuvre de Gide.

NOTES

1. Michel TOURNIER, «D'une Madeleine à l'autre», *Le Nouvel Observateur*, n° 333, 29 mars 1971, p.46-47. La thèse de cet article a été partiellement reprise et développée dans une étude intitulée : «Cinq clés pour André Gide», in : *Le Vol du Vampire*, Gallimard, «Idées», 1983, p.218-244.
2. «Le Journal de Madeleine», *BAAG*, n° 35, juillet 1977, p.5-34; et n°36, oct. 1977, p.6-23. Les références des citations seront indiquées respectivement par I et II, suivis du n° de la page.
3. *Si le grain ne meurt*, Pléiade, p.433-4. Cette scène a lieu fin décembre 1882, c'est-à-dire que Madeleine approche de ses seize ans.
4. Voir I, p. 30.
5. Dans *La Porte étroite*, Alissa écrit à Jérôme, au sujet des strophes du IV^e Cantique spirituel de Racine : "Sans doute tu les connais déjà, si j'en juge d'après les indiscretes initiales que tu as mises en marge du volume" (Pléiade, p.545) ; et dans son "Journal" : "Pauvre Jérôme ! Si pourtant il savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends..." (p.586).
6. Ce qui est passé est passé (traduit par nous).
7. Gide, *Oeuvres complètes*, t. I, p.9.
8. *Si le grain ne meurt*, op. cit., p.430